mais dont l'emploi figuré qu'en fait Léon (*in dominico agro cuius operarii sumus...*) s'explique évidemment par l'influence de textes bibliques comme *Matt.* 9, 37, et non par celle de l'auteur profane?

Le dépouillement des textes étudiés a été fait consciencieusement, mais on souhaiterait que ce travail trop mécanique fût vivifié par une méthode moins formelle et répondant mieux aux exigences de la linguistique moderne.

H. PÉTRÉ.

Éditions et critique des textes.

Collection Guillaume Budé.

Tite-Live, Histoire romaine, t. IV, livre IV, texte établi par J. BAYET, traduit par G. BAILLET : 1946, 158 doubles pages, 125 francs.

Avec une belle régularité, cette édition progresse, nous offrant, outre un texte soigneusement établi et traduit avec méthode, des notes aussi nombreuses que le permet la disposition typographique, et un commentaire précieux rejeté en Appendice. Les notes sont succinctes, rédigées en style aussi algébrique que possible, réduites souvent aux références indispensables. L'Appendice est fait de plusieurs parties. En effet, ce livre IV pose des problèmes très divers. Comme le remarque M. J. Bayet, il est conçu sur le modèle annalistique, manquant de centre d'intérêt et d'unité formelle. « Aussi doit-il se lire, pour ainsi dire parler, entre les lignes. » C'est dans ce sens qu'est orienté un commentaire de plus de cinquante pages, sous les titres : Politique extérieure et politique intérieure. — Inquiétude chronologique et remaniements. — Le problème du « conubium » entre le patriciat et la plèbe. — Origines et portée du tribunat consulaire. — Les tribuns de la plèbe et le sénat. — Il appartient à l'historien d'apprécier la valeur de ces monographies. En tant que philologue et usager de la Collection, je tiens à dire l'intérêt que présentent de tels compléments d'édition, sous forme d'Introduction ou d'Appendice, et le désir qu'éprouvent tous les consultants d'en voir généraliser l'usage.

— *Prudence, II, Apothéosis, Hamartigénie*, texte établi et traduit par M. LAVARENNE : 1945, 81 doubles pages, 70 francs.

Contraste avec l'ouvrage précédent. Celui-ci ne présente en bas de page que des notes rarissimes, en appendice qu'une demi-douzaine de pages de Notes complémentaires, dont la plupart ne visent qu'à éclairer le sens, et en introduction qu'une dizaine de pages de contenu assez général, qui ne prétendent expliquer ni la forme littéraire, ni les aspects de la langue, ni la métrique ; au pied du texte, un jeu de références à des

textes sacrés et profanes dont l'utilité n'est pas contestable, mais qui ne représentent pas, il s'en faut, une confrontation exhaustive, et un apparat critique si restreint que l'exégète n'en peut guère tirer de contrôle efficace. Ceci pour un texte dont chaque page pose d'innombrables questions. Aucune de ces questions n'est abordée véritablement, ni dans l'introduction ni dans les notes, et l'édition qui nous est ainsi présentée ne nous offre guère qu'une série d'énigmes.

Ces énigmes, la traduction les résout-elle, au moins en quelque mesure? Je dois me borner ici à des sondages. Dans la pièce préliminaire, appelée par M. Lavarenne *Praefatio* (dont la traduction, du reste, est présentée de façon singulière, avec une répartition en vers apparents qui ne répondent en rien aux vers du texte), je ferai les observations suivantes :

— v. 1 : *rectam fidem* = « l'orthodoxie ». Pourquoi à une périphrase dont s'accommode la forme poétique substituer un terme technique qui viole la poésie?

— v. 3 : est-ce que « des opinions empoisonnées » rend la force de *uiperina dogmata*, qui faut bien plutôt penser aux « théories vipérines » mises à la mode par certaine polémique politique d'aujourd'hui?

— v. 4 : *labimur* mérite-t-il une traduction aussi complaisante que « nous laissons-nous... glisser dans la néfaste erreur »?

— v. 8 : *polita erroribus* = « ornés de détours »?

— v. 20 : *calumniosis* = « pleines de ruse et d'artifice »?

— v. 33 : le mystérieux *nostro offensaculo* n'est pas honoré d'une traduction.

— *Apotheosis*, v. 59 et suiv. L'allégorie du buisson ardent est obscurcie plutôt qu'éclairée par la traduction : *texunt* = « remplissent », *hirsuta* = « acérés ». Que dire de « nos membres *pleins* d'épines, que nos crimes *remplissent* de dards nombreux et que nos péchés acérés *emplissent* de douleurs pénibles »? Est-il suffisant de traduire *germina* par « les productions »? Est-il correct de traduire *contorta rubus* par « la ronce torturée » (dans le passage de Térence invoqué, *Phorm.* 474, *contortor* signifie « qui détourne » et non pas « qui torture »)? N'y a-t-il pas une erreur de construction dans *magno impete late conlucere Deum* = « Dieu se mouvant d'un élan impétueux et large » (*late* se rapporte évidemment à *conlucere*)? Et n'y a-t-il pas une confusion de sens étrange dans la traduction de *stringere* (v. 69) : « il étreignait les productions qui donnent la vie »? Il s'agit en réalité du geste de Dieu qui « cueille » les fruits vivifiants de la ronce ; cf. Virg., *Buc.* 9, 61 frondes stringere ; Caton, *De agric.* 61, 1 stringere oleam, etc.

M. Lavarenne, qui a déjà bien mérité de Prudence, et qui nous pré-

sente pour la première fois une traduction française de ces deux opuscules, se doit de répondre pour la suite de l'œuvre aux exigences d'un texte difficile pour lequel les éléments d'un commentaire scientifique nous font aujourd'hui cruellement défaut.

J. MAROUZEAU.

Collection Garnier :

Il y a bien longtemps que les Éditions Garnier, pour des raisons qui sont restées inexpliquées (?), nous privent de leur service pour comptes-rendus. Aussi c'est l'auteur personnellement qu'il convient de remercier pour l'envoi du présent volume :

Saint Augustin. La Cité de Dieu, t. II, texte et traduction, avec une *Introduction* et des *Notes*, par J. PERRET : XXXII & 543 pages, 174 fr.

Et il faut, en le remerciant, le féliciter d'avoir avec tant de maîtrise poursuivi la tâche du regretté P. de Labriolle, à qui était dû le premier volume de cette publication. La soudure est insensible, et rien ne marque la différence entre le travail de M. Perret et celui de son prédécesseur, qui figure encore dans ce volume pour la traduction des livres VI, VIII, et partiellement VII et IX.

Tout au plus pourrait-on reprocher au traducteur d'aller plus loin encore que n'allait P. de Labriolle dans le sens de la traduction explicative et de la paraphrase ; mais Dieu sait aussi que les obscurités de l'auteur latin provoquent à l'exégèse et réclament l'éclaircissement !

Les notes, qui sont abondantes (une vingtaine de pages de tout petit texte), sont presque toutes l'œuvre de M. Perret et attestent chez lui une véritable compétence de spécialiste. Saluons avec plaisir dans cette Collection un ouvrage qui ne redoute pas la critique.

J. MAROUZEAU.

Collection Lebègue :

HORACE, *Art poétique*, présenté par Paul HENEN : Bruxelles, 1941.

« Horace reste d'actualité... ; un homme cultivé se doit de connaître [son œuvre]. A l'étudier... il se préparera à mieux jouer, dans la société, le rôle assigné et réservé aux élites », dit P. Henen dans l'Avant-Propos. Il est encourageant de voir que le monde nouveau qui naît de la grande tourmente a la sagesse de demander au passé les grandes et vénérables leçons dont il est si riche.

On trouvera dans cette édition une vie d'Horace, brève, mais exempte de sécheresse, une analyse de l'*A. P.* très utile pour suivre les démarches de la pensée d'Horace. Par contre, les remarques grammaticales, groupées dans l'ordre de la grammaire, restent terre à terre, sans grande

portée, et ne peuvent donner à un élève, ni même à un « homme cultivé », une idée de ce qui fait l'originalité du poète latin.

Quant au texte, l'époque à laquelle il a paru (1941) peut servir d'excuse aux fautes qui s'y rencontrent : je relève 91 : *tenent* répété en note, 188 fourvoyé, 211 *numeris[que]*, 361 *proprius*. Les notes, abondantes et utiles, ont très souvent l'avantage de répéter les notes de l'édition Lejay, en y ajoutant parfois des obscurités (ex. note sur *palus* 65). A part cela, édition commode pour qui veut lire aisément l'*Art poétique*.

L. NOUGARET.

T. Lucreti Cari de Rerum Natura libri sex, edited with Introduction and Commentary by William E. LEONARD and Stanley B. SMITH : Madison, the University of Wisconsin Press, 1942, 886 pages.

Je dois de connaître cette édition à un vieil ami, qui a interrompu son enseignement à l'Université de Wisconsin pour venir combattre en Europe. Le plaisir des yeux est le premier satisfait quand on ouvre ce volume. Sa présentation, sa perfection typographique, la netteté des photographies dont il est illustré font honneur aux presses de Wisconsin et à leur directrice Miss Livia Appel. Cette édition est due à la collaboration de W. E. Leonard, aujourd'hui défunt, pour la partie historique, philosophique et littéraire, et de St. B. Smith pour la partie philologique et l'établissement du texte. Huit hors-texte excellents donnent des spécimens des mss. *O*, *Q*, *V* et *L*, une illustration photographique du phénomène des miroirs (IV, 292 et suiv.), et même l'Allégorie du Printemps de Botticelli, destinée à montrer l'influence de Lucrèce sur l'art. L'édition a largement profité des travaux antérieurs et en particulier des fac-similés de Chatelain et du commentaire Ernout-Robin.

Si j'ai bien compris l'intention des auteurs, cette œuvre est, plutôt qu'une édition critique originale, une sorte d'introduction aux études philologiques et un bon exemple du travail d'exégèse. Une ample introduction de 190 pages ouvre le volume. Les problèmes relatifs à la biographie de Lucrèce y sont exposés avec clarté : on ne saurait reprocher à W. L. Leonard de n'être arrivé là-dessus à aucune conclusion nouvelle. Quelle fut l'éducation du poète, quelles furent ses lectures, ses goûts, ses habitudes de travail, ses relations dans le monde, en particulier avec Cicéron, tels sont les points principaux de l'étude historique et littéraire, étude menée avec un souci constant d'objectivité.

La partie purement philologique de l'introduction est consacrée en premier lieu à la tradition manuscrite : bonne étude des manuscrits, mais qui s'en tient aux résultats acquis depuis Duvau, Chatelain et Merrill. Ensuite, un chapitre sur les fautes de texte initie le lecteur à la

critique verbale. Il y aurait beaucoup à dire ici : le problème est abordé en quelque sorte de l'extérieur, et S. B. Smith a trop limité le sujet aux erreurs purement graphiques. Les confusions de lettres, dans la capitale et la minuscule, sont connues et cataloguées, et les longues listes d'exemples n'apprennent pas grand'chose. Mais comment reprocher aux Américains d'ignorer le *Manuel de critique verbale* de L. Havet alors qu'en France même on ne peut plus le trouver que dans certaines bibliothèques?

Un chapitre traite de la langue de Lucrèce et de ses archaïsmes. Il semble que S. B. Smith n'ait pas suffisamment distingué ce qui était vraiment archaïque du vivant de Lucrèce de ce qui n'a pris figure archaïque que par suite du rajeunissement imposé en particulier au texte de Cicéron et de Virgile. *Caussa* était l'orthographe de Cicéron, la graphie *uolgus* a subsisté jusqu'à l'époque impériale. Quelques détails discutables dans l'exposé métrique : *aquae* VI, 552 (p. 160) n'a jamais pu valoir ⏑ ⏑ –: prononcer *āq-wae* ; il s'agit ici de la tricherie de prononciation qu'on retrouve dans *liq-wor* I, 453 et dans *pă-tribus*, *pāt-res* IV, 1222.

Un dernier chapitre est consacré aux *éléments rhétoriques du style de Lucrèce*, valeur des mots, diminutifs, composés, allitération, etc. Enfin, un commentaire abondant accompagne le texte. On sent que les auteurs n'ont voulu esquiver aucune difficulté de quelque ordre qu'elle soit.

Quant au texte lui-même, il est conservateur. Les éditeurs proposent deux conjectures dans deux passages difficiles : IV, 79 *scenai speciem*, speciem *patrum atque decores* se heurte à des difficultés de paléographie et de critique ; V, 881 *uisque ut non sat par esse potissit* a déjà, sauf erreur, été proposé par Munro.

En définitive, cette édition fait honneur aux savants qui l'ont menée à bien ; elle doit rendre de réels services aux étudiants, même en France, où nous disposons cependant d'une édition hors de pair : mais abondance de biens ne saurait nuire, surtout en ce qui touche un auteur aussi difficile que Lucrèce.

L. Nougaret.

Suetonio, De poetis, e biografi minori, restituzione e commento di Augusto Rostagni : Torino, Chiantore, 1944, IV + 191 pages.

Comme tout historien de la littérature latine a eu l'occasion de le constater plus d'une fois, la tradition historique et biographique qui sert de base à nos travaux sur les poètes latins dérive entièrement de Suétone ou passe à travers Suétone. Le *De uiris inlustribus* est, selon l'expression de M. Rostagni, la *fonte principalissima* de l'histoire de la

poésie latine ; notre connaissance chronologique et biographique des poètes allant de Livius Andronicus à Perse et à Lucain n'a point d'autre fondement.

Malheureusement, de l'œuvre vaste et complexe qu'était le *De uiris* — comprenant, selon toute probabilité, un *De poetis*, un *De oratoribus*, un *De philosophis*, un *De historicis* — seul nous est parvenu, intégralement et directement, le moins étendu et aussi le moins important de ces livres, le *De grammaticis et rhetoribus*. Des autres parties, nous n'avons que des fragments, quelques-uns, ceux du *De poetis*, assez importants, et heureusement quatre des biographies composant ce dernier livre : Térence, Virgile, Horace et Lucain, probablement dans leur texte original. Pour le reste, des bribes ont été conservées par saint Jérôme, qui les a introduites dans sa version de la Chronique d'Eusèbe.

Si, pour cette chronique, nous possédons, depuis 1926, l'excellente édition critique de R. Helm (Leipzig, Hinrichs), auquel on doit également une étude très précise sur les brefs résumés que saint Jérôme y avait introduits (*Hieronymus Zusätze in Eusebius Chronik und ihr Wert für die Literaturgeschichte*, Leipzig, Dietrich, 1929), et si, pour le *De gramm. et rhet.*, nous avons la très bonne édition nouvelle de R. P. Robinson (Paris, Champion, 1925), avec commentaire latin (M. Rostagni, cependant, préfère toujours citer d'après l'édition Reifferscheid), pour les biographies nous étions contraints à continuer de nous servir de deux éditions presque centenaires : celle, complète, de C. L. Roth, Leipzig, 1858, et celle, de beaucoup meilleure, de A. Reifferscheid, Leipzig, 1860 (*Suet. Tranq. praeter Caesarum libros reliq.*).

En rappelant fort opportunément, dans son introduction, cet état de choses, M. A. Rostagni nous fait saisir plus aisément ce qu'il s'est proposé en donnant la présente édition : rassembler le matériel suétonien complet — en y ajoutant les « biographes mineurs » : Probus, source parallèle à Suétone, qui écrivit quelques biographies comme introductions à ses éditions, et Vacca, grammairien de second ordre, auteur d'une introduction biographique au texte de Lucain — et commenter le tout d'une manière plus complète et plus systématique qu'on ne l'a fait jusqu'à présent. Il nous offre effectivement une restitution du *De poetis* qui, complétée comme elle l'est par Probus et Vacca, constituera un excellent *instrument de travail*.

Personne autant que M. Rostagni n'était indiqué pour le faire. Auteur de cette peu commune *Letteratura di Roma repubblicana ed augustea* (Bologna, Capelli, 1938), où une grande érudition s'unit heureusement à un esprit critique très fin, éditeur impeccable de l'*Art poétique* d'Horace (Torino, Chiantore, 1930, avec une importante introduction), auteur aussi d'études de détail sur Suétone et sur Probus, nul mieux que lui

n'était en mesure de renouveler l'édition du *De poetis* et d'entreprendre le commentaire mis à jour qui manquait. Il y a réussi, on peut le dire, pleinement ; son édition sera pour longtemps l'édition classique de ce texte, dont le commentaire constitue une précieuse étude des sources sur lesquelles se fonde notre connaissance historique de la poésie latine.

On s'étonnera d'autant plus qu'à ce beau travail fasse presque complètement défaut la bibliographie. En effet, à quelques exceptions près, pas d'indication, pas de référence à un auteur ou à un ouvrage modernes, ni dans l'introduction, ni dans le commentaire ; et pas d'appendice non plus, critique ou bibliographique. Les travaux de M. Rostagni lui-même ne sont pas signalés, bien qu'ils eussent été à leur place à plus d'un endroit ! Il suffit de penser à son étude intitulée : *La vita d'Orazio di Suetonio nei suoi elementi e nelle sue fonti*, Atti Accad. di Torino, 1934-1935, où sont débattus les arguments de l'authenticité, que l'on cherche vainement dans les notes à la biographie suétonienne d'Horace ; ou à son article : *Filodemo contro l'estetica classica*, Riv. di Filol. e d'Istr. class., 1923, p. 401-423, et 1924, p. 1-28 (avec une note, *ibid.*, 1937, p. 99-100), auquel nulle allusion ne se trouve à la p. 163 (ligne 13 de la Vie de Virgile par Probus), où on l'attendait...

Dans ces conditions, et venant du spécialiste de la documentation qu'est M. Rostagni (les nombreuses pages, si riches et si suggestives, de l'*appendice* à son histoire de la littérature latine, rappelée plus haut, en sont un brillant témoignage), cette lacune est indubitablement volontaire. Je connais les arguments qui plaident en faveur d'une pareille omission : souci de ne pas surcharger le sous-sol des pages, difficulté de décider où s'arrêter sur la pente très glissante des renvois qui s'appellent les uns les autres comme à l'infini, désir, somme toute, de donner une édition facilement maniable, en ne présentant, et sous forme impersonnelle, que des résultats. Je ne suis point partisan de la surcharge. Mais je confesserai, pour ma part, humblement, que depuis toujours rien ne m'a paru plus difficile que de découvrir les sources d'une note dans le commentaire des textes. Aussi aurai-je préféré — même au risque de grossir encore un commentaire qui tient déjà les trois quarts des pages — qu'un choix de références évitât au consultant désireux d'être vite renseigné sur les « dessous » de telle observation de refaire pour son propre compte le chemin parcouru par l'éditeur ; et cette bienvenue restitution du *De poetis* aurait encore gagné en tant qu'instrument de travail.

N. I. Herescu.

Tito Livio, Libro XXI, Edicion, estudio preliminar y comentario por

Jose VALLEJO : Madrid, Instituto « Antonio de Nebrija », 1946, CXX + 156 pages in-12. (Clasicos « Emerita ».)

On savait que M. Vallejo, spécialiste de Tite-Live, préparait depuis quelques années une édition commentée du plus grand historien de Rome ; au moment où il publie le premier résultat de ses longs labeurs, on ne regrettera pas qu'il ait pris son temps : il donne du livre XXI, dont la matière intéresse spécialement l'Espagne, une excellente édition, fruit d'un travail consciencieux et méticuleux. En plus, nous avons là la première édition moderne de Tite-Live dans le pays d'outre les Pyrénées.

Le texte, qui reproduit *grosso modo* celui de l'édition d'Oxford (C. F. Walters-R. S. Conway), n'est pas accompagné d'apparat critique ; en revanche, dans un appendice à l'Introduction (p. CVI-CXIV), on trouvera des notes sur quelques leçons discutables. Question de détail : on se demandera pourquoi M. Vallejo ne s'est pas décidé à choisir entre doublets graphiques, comme par exemple entre *unquam* et *umquam* (chap. I).

Une riche Introduction, de plus de cent pages, donne à profusion les éclaircissements nécessaires à l'intelligence de ce livre : raisons de la seconde guerre punique, alliance de Rome et de Sagonte, traité de l'Ebre, les « Turdetains » ennemis des Sagontins et les « Torbolètes » d'Appien, date de la prise de Sagonte, explication du double nom de Sagonte (*Arse, Saguntum*) et son étymologie, commentaire de l'expression « cum binis uestimentis », les peuplades hispaniques du nord-est de la péninsule, la mobilisation romaine de l'année 218, la fameuse controverse sur le lieu du passage des Alpes — toutes ces questions sont amplement exposées et discutées.

On souhaiterait, dans le commentaire, qui est fourni, sans être excessif, rencontrer aussi des explications d'ordre stylistique ; quand on nous dit, note 3, p. 4, que le mot *fauor* était considéré par Cicéron comme un néologisme (l'observation, d'ailleurs, appartient à Quintilien, 8, 3, 33-37), on ne nous rappelle pas qu'il est employé par Virgile et par d'autres poètes contemporains et que, par conséquent, il fait partie du vocabulaire poétique adopté par l'historien ; remarques analogues pour beaucoup d'autres cas : p. 7, n. 9, — p. 8, n. 8, — p. 9, n. 9, — p. 14, n. 10, — etc. Et pourquoi, en signalant que l'emploi de *quandoque*, 3, 6, est « non classique », le commentateur ne nous renvoie-t-il pas à Horace, *A. P.*, 359? Et pourquoi, p. 79, n. 8, si l'on a cru nécessaire d'attirer notre attention sur le fait que les mots *robora ac uires* « aparecen unidas con mucha frecuencia », n'a-t-on pas ajouté qu'ils constituaient un hendyadin (= *uirium robora*)? Mais peut-être M. Vallejo a-t-il réservé cet aspect de la prose livienne pour des études ultérieures, après la publication d'autres livres de l'Histoire romaine.

De toute façon, on doit le féliciter d'avoir commencé, par ce bon travail, à combler une fâcheuse lacune dans les éditions classiques d'auteurs latins en Espagne.

N. I. Herescu.

Seneca, Apokolokyntosis del Divo Claudio, testo e versione di Augusto Rostagni : Torino, Chiantore, 1944, 109 pages in-12.

De la cruelle satire de Sénèque, M. A. Rostagni nous offre une édition sûre et agréable, munie d'une introduction claire autant que précise (p. 7-27), d'un choix de notes critiques (p. 95-102), d'une liste contenant l'essentiel de la bibliographie (p. 103-107), avec une traduction en regard de l'original.

Dans l'Introduction, sur l'épineuse question de la signification du titre, le savant italien reprend et développe une intuition de Wagenvoort (Mnemosyne, 1934), en l'étayant d'une argumentation convaincante. Après avoir lu M. Rostagni, on sera d'accord que, pour expliquer le titre d'*Apokolokýntosis*, il faut non plus penser à une parodie de l'apothéose (= « métamorphose en citrouille »), mais rapporter le mot à *aporaphantdosis* ou supplice du raifort, analogue à l'empalement oriental. Pour la peine du *raphanis*, M. Rostagni nous renvoie à Aristoph., *Plut.*, 168, et Schol., *ibid.*, à l'*Anthol. Pal.*, 9, et, en dernier lieu, à Catulle, 15, 17 :

> Ah, tum te miserum, malique fati,
> Quem attractis pedibus, patente porta,
> Percurrent raphanique mugilesque.

M. Rostagni rend donc le titre de Sénèque en italien par « inzuccatura », mot de sa création, équivalent de « infinocchiatura ».

La traduction, exacte et souple à la fois, fera le délice de ceux qui peuvent goûter les finesses et les méandres de la phrase italienne. Il y a, dans cette version, de véritables réussites.

En passant, je soumets au jugement du traducteur quelques observations, d'ailleurs sans grande importance, notées au courant de la lecture : 1, 2 : ne traduirait-on pas mieux *iuratores* par « témoins assermentés » que par « dépositions sous serment » (« deposizioni giurate »)? — 1, 3 : dans *etiam si in medio foro hominem occisum uidisset* n'est-il pas plus juste de rendre *occisum* par l'adjectif que par le verbe? — Au même passage, n'est-il pas préférable de traduire *indicaturum* simplement par « signaler » au lieu de « dénoncer »? — 6, 1 : le texte latin présente une variation synonymique (*dico... narro*) que la version italienne n'a pas observée (« Te lo dico io... come ti dico »). — 11, 5 : rendre *pedibus in hanc sententiam itum est* par « cette proposition recueillit les voix de l'assem-

blée » n'est-ce pas trahir la plasticité de l'expression de Sénèque, en faisant trop bon marché de *pedibus*? — 12, 3 : *anapaestis*, « en vers anapestiques », a été omis dans la traduction. — 13, 4 : le sens n'est-il pas suffisamment clair en traduisant *minorem fecerat* par « avait raccourci », sans rajouter « della testa »? — La note 1 de la page 30, qui indique le 1er octobre comme date de la mort de Claude, est à mettre d'accord avec la traduction des passages 1, 1, et 2, 2, qui donnent normalement le 13 octobre comme date de cette mort.

Difficilement contestables, dans leur sobriété, les leçons adoptées par l'éditeur et consignées dans les quelques pages de notes critiques. Retenir spécialement l'émendation *tris* γίτονας proposée au paragraphe 11, 2, pour remplacer l'inintelligible *tristionias* des manuscrits et les restitutions *tris, di bonis* de Mommsen, ou *tris homines* de Buecheler.

On éprouvera une vive satisfaction à voir que, malgré les circonstances défavorables, M. Rostagni n'a pas chômé pendant les années de crise et qu'il peut reprendre la publication de ses travaux.

N. I. Herescu.

Sister M. D. Tobin, *Orientii Commonitorium, a commentary with an introduction and translation* (The catholic University of America, Patristic Studies, vol. LXXIV) : Washington, 1945, 1 vol. in-8°, xv + 143 pages. — Reverend W. G. Most, *The syntax of the Vitae sanctorum Hiberniae* (The cat. Univ. of Amer., Studies in medieval and Renaissance latin language and literature, vol. XX) : Washington, 1946, 1 vol. in-8°, xxv + 356 pages.

Une édition commentée du *Commonitorium* d'Orientius est la bienvenue. On disposait déjà, à la vérité, de l'édition savante d'Ellis (Sister Tobin se contente de reproduire ce texte, en adoptant trois corrections de détail, déjà proposées par d'autres érudits). Mais aucun travail d'ensemble n'a été consacré à ce poète du ve siècle, excepté la thèse de Bellanger ; cette thèse, qui date de 1902, n'est naturellement plus au point, tant la connaissance du latin tardif a fait de progrès depuis les travaux de M. Löfstedt.

Est-ce à dire que l'introduction et le commentaire de Sister Tobin satisfassent toutes nos curiosités? Elle n'indique même pas la cote actuelle du seul manuscrit encore existant (Paris, Bibl. nat., nouv. acq. lat. 457) ! Tout ce qui concerne la date du poème, sa forme métrique, sa signification littéraire, est de seconde main. L'étude des sources, bibliques et profanes, est plus neuve : encore conviendrait-il de faire un tri soigneux entre les sources réelles et les clichés communs à cent poètes ; je regrette de voir indiquer comme source Maximien, qui

vécut au VI^e siècle, et de voir omettre un parallélisme éclatant (Orientius, *Comm.*, II, 169-172 — Pseudo-Prosper, *Carm. de prouid.*, v. 35-38 : « *Non castella...* ») ; le rapprochement de ces deux passages consacrés aux invasions barbares eût été capital pour déterminer l'origine et la chronologie relative des deux œuvres. L'étude du vocabulaire et de la syntaxe fait surtout ressortir la facture classique de ce poème tardif. Assurément, il reste beaucoup à dire sur Orientius et sur ses *Vies* médiévales. L'intérêt principal du poème, qui est dans les allusions contemporaines, ne semble pas avoir été aperçu.

— La dissertation du Révérend W. G. Most sur la syntaxe des *Vitae sanctorum Hiberniae* (éd. C. Plümmer, Oxford, 1910) contient une enquête beaucoup plus spécialisée et plus scientifique. Cette étude sur les vies de saints irlandais du haut Moyen-Age a pour but de mettre en relief les nouveautés de langue de ces textes, par rapport à la latinité classique, impériale ou patristique. Au chapitre IX, qui est capital, l'auteur démontre que les nouveautés de syntaxe sont dues à l'influence de la langue vulgaire : l'ancien irlandais. Seul, un linguiste spécialiste du gaélique pourrait contrôler la rigueur de cette démonstration. Mais il est clair qu'une telle investigation mérite d'être tentée, comme le souhaitait Lehmann, pour toutes les provinces de la latinité médiévale ; il est normal qu'elle aboutisse à des résultats particulièrement concluants lorsque la langue vulgaire de la province choisie est très éloignée de la langue latine et lorsque le texte sur lequel porte la recherche est très proche du peuple.

Pierre COURCELLE.

Seruianorum in Vergilii Carmina Commentariorum editionis Harvardianae vol. II quod in Aeneidos libros I et II explanationes continet, confec. E. K. RAND, H. T. SMITH, J. J. SAVAGE, G. B. WALDROP, J. P. ELDER, B. M. PEEBLES, A. Fr. STOCKER : Publications de l'American Philological Association, Lancaster Press, Lancaster P., 1946, XXI-509 pages, 5 Doll.

Ce volume II paraît avant le volume I, qui contiendra le commentaire aux *Églogues* et aux *Géorgiques*.

On sait que la grande édition de Thilo et Hagen, publiée de 1881 à 1902, présentait le Servius proprement dit comme l'original, et considérait comme une compilation additionnelle le commentaire publié par Pierre Daniel en 1600. La présente édition vise à réhabiliter ce *Servius Danielis*, qui représenterait une version antérieure, riche en informations de valeur. Une discussion ne pourra intervenir qu'après la parution du volume I, qui doit contenir les Prolégomènes, mais il convenait de

signaler dès maintenant aux virgilianisants cette publication considérable, qui présente toutes les garanties que pouvait lui assurer une équipe éminente de savants américains.

La présentation est luxueuse et claire ; elle est ordonnée de façon à faire apparaître au premier coup d'œil ce qui appartient à chacun des commentaires à l'exclusion de l'autre, et ce qui est commun à tous les deux. Le texte est fondé sur l'examen de tous les manuscrits connus du Servius Danielis, et d'une centaine de manuscrits de Servius.

L'un des conseillers de l'équipe qui poursuit cette édition était le regretté E. Kennard Rand ; il a été cruellement enlevé à la science au moment où ce volume était déjà en cours d'impression.

J. Marouzeau.

B. Axelson, *Textkritisches zu Florus, Minucius Felix und Arnobius* : Lund, Gleerup, 1944, 67 pages.

On sait que la Suède est en passe de devenir le refuge de la critique des textes. L'éminent successeur de M. E. Löfstedt à Lund, M. B. Axelson, maintient cette vocation en nous donnant aujourd'hui un volume entier de remarques critiques.

La première partie, relative à Florus, fait suite au compte-rendu important que M. Axelson avait publié dans *Gnomon* en 1941 (t. XVII, p. 266 et suiv.) de l'édition de Malcovati. Les corrections et conjectures sont inspirées d'une saine méthode, tenant compte sans doute de la vraisemblance interne, mais surtout se fondant sur une rigoureuse casuistique des fautes : principe de la « lectio difficilior » corrigé par la considération du « stemma » (cf. p. ex. la règle d'après laquelle le ms. *B*[*ambergensis*] ne saurait avoir raison contre l'accord de *C* et de *I*).

On sait que l'*Octavius* de Minucius Felix offre un terrain de choix aux amateurs de conjectures, du fait qu'il nous est transmis par un manuscrit unique, visiblement incorrect. La tentation est grande, tout contrôle paléographique faisant défaut, d'améliorer le texte en vertu de considérations internes : sens, grammaire, style. M. Axelson ne s'expose pas au risque que comporte pareille entreprise : il se borne sagement à de menus arrangements, dont plusieurs ne mettent en cause que la ponctuation des éditeurs.

Le texte d'Arnobe se présente dans les mêmes conditions ; il a suscité ces derniers temps la critique de plusieurs savants suédois éminents : E. Löfstedt, G. Thörnell, G. Wiman, H. Hagendahl. M. Axelson lui-même avait publié sur le même auteur dans *Eranos* (t. XL, 1940, p. 182 et suiv.) une série de notes critiques hâtives et succinctes. Ce sont ces notes qu'il reprend aujourd'hui pour les expliquer et développer à loisir.

Même risque que pour l'*Octavius* : les suspicions de faute se fondent uniquement sur le jugement que nous portons sur le texte, sur une appréciation subjective ; les corrections sont inspirées par le souci de restituer la vraisemblance et la correction ; méthode qui comporte un cercle vicieux, puisque le jugement que nous portons sur la langue et la pensée de l'auteur est à son tour fonction de l'établissement du texte. Nous sommes dans le domaine de la critique d'art. M. Axelson ne s'y livre qu'avec la plus extrême prudence, servi par une connaissance approfondie de la manière d'Arnobe et de la langue contemporaine.

J. Marouzeau.

Sciences historiques.

Karl Prümm, *Religionsgeschichtliches Handbuch für den Raum der altchristlichen Umwelt, hellenistich-römische Geistesströmungen und Kulte mit Beachtung des Eigenlebens der Provinzen* : Fribourg-en-Breisgau, Herder, 1943, XVI-921 pages in-8°.

L'érudition germanique a un charisme propre pour cette sorte d'ouvrages, si précieux, que nous nous obstinons à appeler *manuels*, bien que leur masse redoutable en fasse rien moins que des *encheiridia*. Un exemple frappant : un jésuite français, un de nos meilleurs spécialistes de la Patristique, le P. M. Viller, avait publié, dans une collection de vulgarisation, un petit livre sans prétentions sur *la spiritualité des premiers siècles chrétiens* (Bloud & Gay, 1930) : survient un de ses confrères allemands, le P. K. Rahner, qui s'avise qu'il y avait là, présenté sous une forme singulièrement heureuse, un résumé de toute la pensée chrétienne antique ; il traduit, leste chaque phrase des références qu'elle supposait, introduit en tête de chaque section de compactes bibliographies, et la mince plaquette devient un solide grand in-8° de xvi-322 pages, le Viller-Rahner, *Aszese und Mystik in der Väterzeit* (Fribourg, Herder, 1939), un de nos meilleurs instruments de travail.

Je ferai le même éloge de ce nouveau *Handbuch*, dû lui aussi à un savant jésuite, professeur à l'Université d'Innsbruck, qui a réussi à le faire paraître en pleine guerre, malgré mille difficultés. C'est un gros manuel du type classique, dont la disposition rappelle en particulier celle des I. von Müller : le texte proprement dit, rédigé en un style volontairement très dépouillé, d'un ton très didactique, est coupé par toute une série de paragraphes en petits caractères : bibliographies, développements et compléments, sans préjudice des notes et références en bas de pages.

Le titre définit bien son but : comme Théon de Smyrne compila jadis son traité des *Connaissances mathématiques nécessaires à l'étude de Pla-*